

Tu verras, on se payera aussi le salon.

MARIO CAMERINI
I grandi magazzini, 1939

Le fascisme était l'âme, Upim était le corps.

LEO LONGANESI

Mais moi je gis seule.

INGEBORG BACHMANN

Hilde

« Avant, nous ne mangions les pommes que dans le strudel. »

On est au commencement, l'instant où se souvenir signifie gommer les précédentes tentatives de remémoration, englouties sous une vision définitive, qui réinterprète l'existence et absorbe toutes les autres possibilités, même ce qui est omis et qui est une part de la mémoire : herbe du petit matin, feuilles garantes de la pénombre, silhouettes en sueur à midi, visage de femme venant de fredonner une chanson, gouttes de sang dans la neige fraîche, ce jour où nous retenions notre respiration en voyant pour la première fois un panier de myrtilles, les veines gonflées du cou et celles cognant sur la tempe, nous imaginions notre mort enfant. Le moment du strudel, c'est notre moment, à ma mère et à moi, seulement nous deux. Helga n'a pas besoin du strudel pour éprouver la bonté de notre mère. Mais tout ça, comme le dira mon père en 1945, tout ça est arrivé « avant ». Jusqu'à quand pourrons-nous préserver « avant » ? Quel passé survit à l'enfance de Hilde ? Il y a des phrases lourdes de sens où chaque famille enferme ses souvenirs, elles reviennent périodiquement, elles pèsent telle une ritournelle nostalgique, énoncée dans un double dessein : l'espoir que dans cette phrase quelque chose puisse changer, et la certitude que, cette fois-ci encore, rien ne changera. Donc, nous sommes là

« avant », en silence à l'époque des pommes et du strudel, les pommes et le strudel c'est elle, ma mère, tamisant la farine dans une jatte, ajoutant le sel et creusant un petit cratère au centre, où elle met le beurre et verse l'eau tiède ; elle me dit de prendre le couteau et la cuillère, ainsi armée je mélange la pâte, j'allie la farine, le beurre fondu et l'eau ; je continue jusqu'au moment où ma mère travaille la pâte avec ses doigts, elle le fait à côté de moi qui note tous les ingrédients, les pommes et le citron, les raisins secs, la cannelle et la confiture d'abricots, bonheur, hors du temps. Les dates exigeraient un écoulement linéaire des souvenirs, une mémoire construite à rebours, mais il existe d'autres voix, un chœur de langues et de lieux différents, une multitude déferlant en tous sens, l'amour pour l'inaccomplissement de la vie. Hilde Hinner ne se réduit pas qu'à moi-même, et, malgré toutes mes chances : je sais que je disparaîtrai.

Maria Zemmgrund, ma mère, naît à Bockburg, Bavière, Allemagne, en 1909. Fille de Michael Zemmgrund et de Christa Wissens. Michael est fantassin durant la Première Guerre mondiale. Il revient à Bockburg en 1918, le visage vieilli par quatre années de combat, mais ses mains sont plus soignées qu'avant son départ, du temps où elles travaillaient à l'usine. En revanche, sa jambe gauche brimbale. Michael Zemmgrund approche de la petite ville, le clocher de l'église Saint-Joseph, le tintement des heures sur les toits d'ardoise, les nuages se reflétant dans les flaques qu'il faut éviter. L'invalidé de guerre observe la forme musculeuse des chênes, et c'est comme s'il découvrait les arbres pour la première fois, avec son corps tordu, le poids de la jambe encore valide contrebalance le déhanchement artificiel, chaque pas rappelle la part de chair manquante, une arythmie avec le sol qu'intensifie sa respiration saccadée. Une paysanne coupe la route devant le simple soldat Zemmgrund, elle porte un seau rempli d'eau,

elle se tient droite en marchant, mais elle sème des gouttes sur la terre, tout près de l'ombre des bœufs qui passe sur le champ labouré. Les sabots des bêtes ont une cadence aussi lourde que celle de l'ancien combattant estropié.

Bienvenue au pays, Michael Zemmgrund!

Il a trente-sept ans et il est infirme, avec sa pension de guerre il doit subvenir aux besoins de Christa, de Maria et de Peter, né juste après Maria, en 1910. La famille l'accueille stupéfaite sur le pas de la porte, au milieu des souvenirs gênés de sa femme qui s'était résignée à être veuve et sous l'œil circonspect des enfants, encore en bas âge le jour où leur père leur a dit adieu. Ils dévisagent prudemment le soldat, désappointés de ne pas voir un fusil à son épaule ou une médaille sur sa poitrine récompensant son courage, mais ils fixent avec curiosité la béquille en bois, elle descend sous son aisselle, collée au torse, pique droit, le long du pantalon déchiré, le long de la moitié de jambe amputée, où s'arrêtent leurs regards.

Deux heures plus tard – durant lesquelles on prend des nouvelles de la famille, où l'on fait le décompte des vivants et des morts, tandis que ses enfants, qui lui sont étrangers, jouent dans la cour –, Michael Zemmgrund dénoue enfin sa ceinture et ôte son pantalon, il s'appuie d'une main à l'épaule de sa femme, qui se montre, semble-t-il, bonne infirmière. Ses jambes sont affaiblies par les mauvaises rations, les soupes tiédasses versées dans des écuelles de fer qui ne se remplissent jamais, tels des casques percés par une balle, un simple petit trou vorace engloutissant le repas mieux qu'une bouche. Aidé par grand-mère Christa, le soldat Zemmgrund dégage sa jambe de bois noire, attachée au moignon par un enchevêtrement bricolé avec des lacets et des lanières. Le voilà ton mari, il a sauvé sa peau, mais il manque l'os : elle s'approche, non pas de son mari, mais de cette nouvelle créature de bois.

Une jambe artificielle digne de ce nom, c'est seulement pour les officiers, les très rares généraux qui ont perdu quelque chose à la guerre. Ta jambe à toi, c'est une patte de marionnette, elle ne t'obéit pas vraiment, c'est comme un membre engourdi, comme lorsqu'on a des fourmis, tu touches ta jambe, tu vois bien qu'elle est là, mais tu ne la sens plus, tu soulèves le pied et ce supposé morceau de toi-même, tu charries une prothèse de neuf kilos, ta démarche est toujours contrainte, tu dois faire attention à ton poids, il ne faut pas que tu engraisse, autrement le moignon ne pénètre plus dans l'écartement. Le moignon est l'extrémité, tu dois veiller sur cette frontière-là, tu ne peux pas maigrir non plus, le moignon ballotterait dans le vide, à l'extérieur, l'air passerait et l'air c'est précieux, il est destiné au corps et son érosion lente, de l'intérieur. Tu as mal au dos, tu dois tirer sur les reins pour avancer. Tout le monde s'apitoie sur ta jambe, mais oublie le dos qui doit trouver d'autres positions : tu as une violente lombalgie, une scoliose, les tissus mous se calcifient, les vertèbres luttent entre elles et tu te retrouves coincé, cassé en deux au milieu de la chambre.

Les Zemmgrund habitent dans le vieux Bockburg, dans un appartement exigü au rez-de-chaussée, situé au numéro 20 de la Wiesenstraße. Le logis est composé d'une seule pièce de trente mètres carrés. Les cabinets – en commun avec les autres occupants de l'immeuble – sont au fond de la cour, un réduit construit dans un coin où les chats du quartier viennent gratter la terre et faire eux aussi leurs besoins. Maria déteste les chats, la puanteur de leur pisse est inscrite en elle, elle lui rappelle l'humiliante promiscuité de ses jeunes années, la honte de l'endroit où elle a vécu, de la pièce où elle est née et où elle a grandi, l'aversion pour le lit dans la cuisine, les nuits sans sommeil et les ronflements de son frère Peter qui s'amplifient et enveloppent les murs malades.

Les misérables appartements de la Wiesenstraße, avec leur sombre terre battue, n'ont pas changé depuis le XIX^e siècle. Les plafonds sont trop bas pour aménager des soupentes ou des entresols. Chaque appartement est occupé au minimum par quatre personnes, comme c'est le cas chez les Zemmgrund. Souvent on vit à six, et, l'été surtout, les cris ou les simples conversations privées se font écho, on sait tout des voisins, et c'est à l'odeur persistante du chou – plus qu'au sexe, les halètements nocturnes en dialecte – qu'on devrait imputer l'augmentation des naissances. L'odeur pénètre les étages et les cloisons de plâtre, telle une lamentation aigre incessante, le désir que ces murs puissent s'écrouler en emportant avec eux les oreilles de tous les habitants.

Grand-mère Christa est une brave couturière mais elle ne peut en faire son métier à plein temps. Même si elle avait l'argent pour acheter une machine à coudre, où est-ce qu'elle la mettrait dans les trente mètres carrés de l'appartement de la Wiesenstraße? Elle va de maison en maison à chaque nouvelle saison, elle utilise les machines à coudre des ménagères prospères, ou carrément riches, et si elles sont riches ce sont dès lors des dames. Et les dames se méfient des grands magasins, elles ont gardé l'habitude de faire tailler leurs robes par une couturière. Christa prend les mesures, s'agenouille pour marquer un ourlet, coupe, bâtit, coud. Elle emmène Maria et Peter. Maria regarde les ciseaux qui s'enfoncent dans l'étoffe, les chutes de tissu, les longs points de fil blanc qui ressemblent à des larves. Elle observe le visage sévère de Christa, les aiguilles et les épingles serrées entre ses lèvres, ainsi que le font les couturières professionnelles. Maria a peur que sa mère fasse un faux mouvement, qu'elle éternue, qu'elle ait un brusque soupir, épingles et aiguilles passant des lèvres à la gorge, dans la trachée, dans l'estomac, la mort de sa mère dans la maison des riches, entre les murs lisses, bien blancs, sur lesquels sont accrochés

des tableaux célébrant d'antiques scènes, saints et animaux sacrifiés, banquets de buveurs, timides madones. En général on trouve ces tableaux dans des églises froides et austères, Christa ne comprend rien à ces hauts faits encadrés ici, à l'intérieur de demeures douillettes. Elles ont le chauffage central, des poêles en faïence, en céramique, et sur les tables de marbre ou de bois marqueté par des ébénistes rayonnent des napperons de dentelle brodés en 1700 : les fleurs des vases ne fanent jamais.

Dans l'appartement de la Wiesenstraße, un petit poêle à charbon réchauffe tout juste les pieds et les mollets, il laisse le buste et les mains glacés. L'électricité arrive en 1921 mais les Zemmgrund l'utilisent avec parcimonie, car ça coûte, ils préfèrent en rester à la lueur rougeâtre des lampes à pétrole. L'humidité monte du sol irrégulier dans l'obscurité de la pièce, stagne dans l'air, on dirait un animal nocturne au poil dru ; elle se tapit avide contre les murs, imprègne les cheveux qui poissent sur les taies d'oreiller où se niche la moisissure, il y a toujours quelqu'un qui tousse dans la pièce, chacun semblant repousser par ses quintes les pas que l'on entend filer sur le trottoir, juste derrière la vitre embuée de l'unique fenêtre. Allongée dans son lit, près de son frère Peter, la petite Maria Zemmgrund rêve d'une autre vie.

Maria Zemmgrund se fiance avec Hans Hinner en 1929, lors d'un bal estival sur le bord de l'Isar, l'une des deux rivières qui arrosent Bockburg. Ils se sont rencontrés pour la première fois en 1924, alors qu'ils fréquentaient la même école, le lycée communal est payant, elle a pu y entrer grâce au parti, qui a réglé les frais d'inscription. Hans et Maria dansent sur la berge du fleuve, ils regardent par terre, craignant de se marcher sur les pieds ; ils s'assoient sur un bloc de pierre encore chaud du soleil de l'après-midi, l'air nocturne scintillant sous les feux de la rive, les crépitements intenses

du bois et les rires; ils boivent de la bière et mangent des galettes de pommes de terre tièdes et des œufs durs tirés d'un panier sous les rayons de la lune, l'astre semble coaguler entre les coquilles pâles, dans le cœur stellaire des jours, et rouler entre les doigts de Hans et Maria, qui ne savent pas grand-chose l'un de l'autre, deux visages qui se croisent au quotidien, qui ont grandi en un rien de temps. Ils ont déjà vingt ans.

En 1929, en dépit du contexte économique désastreux, Maria a un emploi de vendeuse sur la Marktstraße, dans le magasin de tissus, couvertures, draps et lingerie de Frau Adlung. La boutique est au centre-ville, les affaires marchent surtout le samedi, le jour du marché, il y a plus de monde devant les étals et le magasin profite de l'affluence. La concurrence ne me fait pas peur, répète Frau Adlung, il pourrait bien y avoir le marché tous les jours! Qu'est-ce qu'il vaut mieux, un seul marchand pour dix clients ou dix marchands pour cent clients? Évidemment, l'idéal ce serait un marchand pour cent clients, chez moi il y en a pour toutes les bourses, je peux faire le bonheur des cent clients. Néanmoins, les affaires ne vont pas très fort, ça fait bien longtemps que Maria n'a pas vu madame accompagner monsieur choisir un tissu à chevrons pour tailler le complet, pas trop cher, des jours de fête, qui irait avec le gilet et la montre à gousset héritée du grand-père. La patronne se dit que Maria est un bon investissement pour l'avenir : certaines personnes, il est préférable de les avoir dans la poche. L'embauche – en pleine crise économique – de la fille d'un infirme peut sembler une folie, mais Frau Adlung sait voir loin : il n'y a pas beaucoup de patronnes qui auraient eu l'idée, en 1929, d'engager la fille d'un boiteux, membre du parti nazi. On vend moins de tissu, on coud une pièce de velours sur les manches quand elles sont trop élimées, et le tour est joué, la veste fait un autre hiver, et il n'y a pas que les

enfants qui ont des pantalons trop courts en décembre, c'est pareil pour les adolescents un peu moustachus. Si au moins ils avaient un manteau! Ils se débrouillent avec deux pulls sous leur veste, deux pulls souvent troués, et ils se figurent avoir plus chaud avec des caleçons longs en laine mais ils ne valent rien, ils tire-bouchonnent sur les souliers à cause de l'élastique trop lâche, telles des guêtres sur des godillots. Les clients riches, eux, préfèrent acheter leurs sous-vêtements à Munich. Notre boutique est pleine de caleçons. Vingt-cinq kilomètres aller, vingt-cinq kilomètres retour. Hans, toi, tu ferais cinquante kilomètres pour t'acheter des caleçons?

Les cinquante kilomètres, il les ferait pour se rendre à Nuremberg, pour travailler à la rédaction de *Der Stürmer*. Ce qui a de l'avenir actuellement dans le journalisme, c'est le mensonge, l'ambiguïté, l'invective, la provocation, frapper là où ça fait mal, exciter constamment ce que nous avons à fleur de peau : l'oreille dévouée, prompte à retenir les refrains injurieux d'un titre hurlé au fil des rues, qui fait de l'attaque une valeur, le mot vil, les slogans simplistes scandés jusqu'à la nausée. Demain on consentira à laisser la parole à la victime indignée, ce qu'elle dira n'aura aucun poids, ça n'empêchera plus rien, c'est trop tard, tout le monde s'en fiche, passé un certain seuil il n'est plus possible de se faire entendre, répliquer est absurde, ceux qui manient la mécanique du verbe sont déjà un cran au-dessus, ils se sont lancés dans une autre provocation, corrompant systématiquement le discours, encouragés par le peu d'attention que l'individu peut accorder à un même sujet, personne n'a envie d'aller contrôler la véracité du propos, de l'information. Le monde s'édifie sur des paroles et les discours sont partout : places, rues, gares, radios, jardins, voitures, maisons, garderies, écoles, usines, bureaux, asiles, hôpitaux. Entre la réalité et les mots, nous ferons entendre un autre son, il emplira l'existence et l'oreille du peuple : Maria, je veux en être.

Depuis l'âge de vingt ans, Hans Hinner travaille à *Mutter*, le journal de Bockburg et sa région. C'est l'un des quatre mille quotidiens et hebdomadaires publiés avant 1933. Il tire à vingt mille exemplaires, il a le format d'un quotidien, mais c'est un hebdomadaire, diffusé également dans les localités qui bordent le lac de Starnberg, le long de ses cinquante-cinq kilomètres de paysage lacustre, et jusqu'à Bad Tölz, plus au sud.

Comme elle est ennuyeuse, la vie dans le magasin de Frau Adlung, les tissus rangés selon leur catégorie – soie, laine, coton –, selon leur couleur et surtout selon leur prix, les étoffes les plus chères se trouvent dans le coin à droite, près de la caisse et de la vitrine, où la patronne passe ses journées, elle sert les meilleurs clients, qui fréquentent la boutique même si ça va mal, ils n'arrêtent pas de se lamenter, ils démêlent les problèmes du monde tout en palpant les tissus, ils laissent courir leurs doigts sur les broderies, les ongles dans les incrustations les plus précieuses, leurs poignets parés de bijoux semblent donner du prix à l'étoffe.

C'est un soir de fête de l'été 1929, les lueurs des torches – ravivées par la musique tonitruante – embrasent le bord de l'eau qui conserve une odeur de lessive, puis la lumière se démarque des notes et la musique faiblit, elle trouve son point d'équilibre au beau milieu du fleuve, où seul le courant murmure, pris dans son emportement, et les flonflons et les cris allègres parviennent étouffés, inconscients de l'époque qui s'annonce.

Et combien peut gagner un journaliste à *Mutter*? Assez pour faire vivre ma fille? J'en doute. Si au moins tu avais repris le métier de ton père! Tout le monde connaît Herbert Hinner. Les Hinner, des générations de forgerons. Hans Hinner : journaliste. Est-ce que c'est un travail à Bockburg? Journaliste, c'est pour s'amuser! Je parie que tu gagnes moins